

# ...et si nous retournions en Oranie !

## AVANT-PROPOS

Mais avant de nous rendre quelque part chez nous, je désirerais rester quelques instants de plus dans notre bonne ville d'Oran, pour présenter à nos concitoyens, et partant aux compatriotes de notre province, lecteurs de notre "Echo", une Oranaise que l'écriture vient de consacrer. C'est peut-être, dira-t-on, hors de propos d'en dire un mot dans cet avant-propos, mais nos lecteurs qui savent mon anti-conformisme n'en seront pas surpris. Au contraire, je les connais trop pour me faire un quelconque reproche.

Cela étant dit, de quoi s'agit-il ? D'un roman, d'un grand roman, de ce genre d'ouvrage qu'on ne lit pas tous les jours. C'est un livre sortant vraiment de l'ordinaire, que l'on doit à une "Nouvelle Grande Dame" de chez nous, Paule Laurette, née Lefèvre, qui épousa à Oran, voici déjà quelques lustres, un administrateur de Commune mixte devenu sous-préfet, dont le dernier poste fut la sous-préfecture de Vialar, dans le Sersou, département de Tiaret.

Paule Laurette, née à Oran en 1922, fait partie d'une famille française installée depuis trois générations. Conséquence de notre drame, elle a vécu sept ans à Paris, puis planta pour sept autres merveilleuses années sa guitoune à Sarlat, en 1973, où elle participa activement, comme l'indique son curriculum vitae aux activités socio-culturelles qui font la renommée de la ville, en particulier son festival annuel. Maintenant, elle s'est retirée dans les Pyrénées Centrales. Chevalier des Arts et des Lettres, auteur de poésies, contes et nouvelles, "L'Entre-Vie" est son premier roman, un livre débordant de choses de la vie non pas à la manière de..., mais tout autrement. Il s'agit d'une suite de faits, de réflexions et d'images se terminant par le grand voyage qui n'a pas de retour et par la vision d'un personnage de cette aventure dramatique, qui me fait penser à Psyché de Jules Romains, dont le personnage de cette trilogie qu'est le roman de cet auteur, rêvant éveillé, dans le carré de son navire, à un être cher, aperçoit sur sa couchette le creux laissé par la femme qui a hanté sa longue rêverie. "L'Entre-Vie" n'est nullement une **radioscopie** de l'auteur, mais l'étalement de la richesse d'une imagination, introuvable à mon sens dans la lecture de la plupart des écrivains de ma génération. Dans ces pages il y a, bien sûr, la Vie, puis la Mort qui en est la suite logique et, entre ces deux entités, si j'ose ainsi m'exprimer, l'Amour, des chapitres traités avec passion, où parfois le remords prend une certaine place, mais où règne la spiritualité qui engendre la Foi, cette merveilleuse lumière que Dieu nous donne, car **"ce n'est pas la foi qui vous donnera Dieu"**, comme le dit très justement l'auteur.

Plus d'une fois j'ai entendu dire, — je l'ai même souvent lu — que l'esprit, depuis trop longtemps, ne soufflait plus sur la France, comme du temps de Marcel Prévost, Paul Bourget, Henri Lavedan, René Boylesve, pour ne citer que **ces voix du début de notre siècle**. L'ouvrage de Paule Laurette me réconcilie avec le roman qui n'est pas une biographie, et je me permets d'inviter nos lecteurs à l'acquiescer, car il mérite une bonne place dans l'esprit comme dans toute bibliothèque. Ce livre remettra en mémoire que **"l'Amour exclusif égare et la possession l'assassine ; que l'Amour qui se donne appelle celui de l'autre en partage pour son épanouissement ; qu'il est une longue marche, à la rencontre l'un de l'autre, et ne s'écrit pleinement que dans l'échange"**. Chez l'auteur, le dialogue succède au monologue et inversement, l'ensemble est d'une belle clarté, et c'est la surprise et le charme de l'ouvrage. Mais il n'est pas que d'amour et de mort dans les 200 pages de ce roman vraiment pas comme les autres. Pour sauver l'âme du naufrage, il faut aller vers Dieu, **"pour se sauver des pauvretés, des méchancetés de la vie"**.

Il n'est pas facile de résumer un livre accrocheur et attrayant à la fois, dans lequel l'esprit et la spiritualité vont de pair. **"Riche de signes et de symboles, il est plus qu'un roman ; il ressemble à un drame claudélien qui se joue au secret d'un être, dans le simple décor d'un jardin ou dans la rigueur monacale d'une salle d'étude"** dit notre consœur Paillette Cousty, dans le "Populaire du Centre", de Limoges. « C'est un cri d'amour dérangeant » titre la "Dépêche du Midi", sous la signature de Guy Revellat, qui ajoute in-fine de sa critique "L'Entre-Vie" de Paule Laurette n'est pas à lire, mais à relire. Il est trop riche pour que l'on puisse le "digérer" d'un coup ». En outre, je m'en voudrais de ne pas citer André Weber, de "Périgord-Magazine", qui compte trente-cinq années de critique littéraire : **"Puisse cette chronique contribuer à attirer l'attention de très nombreux lecteurs sur "L'Entre-Vie". Les romans-témoins sont hélas ! si méconnus de nos jours. Une certitude ! A Sarlat, vit une très grande romancière !... à découvrir sans tarder"**. Enfin, pour conclure ce panegyrique, je demande à nos amis lecteurs, de goûter ce tronçon d'une expression écrite du Saint-Père, Jean-Paul II, à l'adresse de l'auteur **"... Continuez à travailler pour le patient labeur de l'Eglise"**.

Par ailleurs, l'académicien Jean Guitteny a trouvé "beau !", ce qui de sa part n'est pas un mince compliment, et Paul Guth, le professeur P.-P. Grasse, autres références de valeur, et le courageux Michel de Saint-Pierre l'ont honoré d'éloges. Que l'auteur m'en excuse, j'allais oublier de citer Roger Martin-Douchard, de "La Montagne" : **"... Pas une seule page de "L'Entre-Vie" n'est altérée ou tachée par une particule de phillosophie hédonistique (— gloire à l'auteur ! —) mal per-vers, de nos jours, d'une certaine société"**. Je pense, avec beaucoup de modestie, que j'avais raison, au début de cette page, d'inviter le lecteur à se pencher sur "L'Entre-Vie", qu'il peut acquérir aux Editions de Comminges, R.P. 1, 65370 Loures-Barousse, 44 F franco. Ce roman vient d'obtenir le **"Grand Prix du Roman 1981"** du Cercle International de la Pensée et de l'Art Français (C.I.P.A.F.). J'ajoute qu'à l'heure actuelle Paule Laurette planche sur un livre qui comblera, peut-être, bien des Oranais. Souhaitons-le. Mais chut !! C'est une surprise.

## CACHEROU

Ce petit, tout petit village, situé en bordure de la route dite stratégique de Mascara à Frenda, je devais l'évoquer en octobre 1979, parce que son souvenir coïncidait (1949-1979) précisément avec le trentième anniversaire d'une manifestation qui, malgré tant d'années écoulées, est resté profondément ancrée dans mon esprit. Pour des raisons indépendantes de ma volonté, mais aussi parce que notre "Echo" n'a pas l'envergure d'un important magazine, l'article que je lui avais consacré n'a pu alors être publié. Ayant pu le récupérer je l'offre aujourd'hui à nos lecteurs parce qu'il a valeur de document pour tous nos compatriotes d'Oranie. Il constitue aussi une certaine page de notre passé, que nos enfants et petits-enfants se doivent de connaître.

Je n'ai nullement ici la prétention de me poser en historien, cette évocation faisant partie des souvenirs qui sont accrochés à ma mémoire et surtout à mon cœur. En route donc pour Cachero, pour rappeler un grand souvenir, celui d'une journée faste du temps où la paix régnait sur l'ensemble de notre cher pays. Entre le village de Maoussa, cher à une honorable famille oranaise qui habitait la rue de Stora, face à l'aile droite de notre musée municipal et de la bibliothèque, les Saint-Laurent, et le lieu-dit Zelemta, au sud de Dombasle, importante propriété agricole sous contrôle bancaire, que géra à une certaine époque mon ami Yves Dompnier, situé lui aussi en bordure de la route précitée, à mi-chemin à vrai dire entre les deux premiers villages ruraux susvisés, se situe l'historique Centre de Cachero, de l'ancienne Commune mixte du même nom, dont le siège, si j'ai encore bonne mémoire, était fixé à Mascara. Y avaient leur demeure quelques agriculteurs européens et musulmans dont les patronymes sont sortis de ma mémoire, mais j'ai particulièrement connu l'un d'eux, Laurent Durandeu, qui exploitait à Oran les deux salles de spectacles de la rue de Lourmel, l'A.B.C. et le Pigalle, victime d'un accident mortel peu après son arrivée dans l'Hexagone, dont la famille était originaire de Martimprey. Ce village comptait aussi un bar, la maison forestière de Nesmoth, colonie de vacances des écoliers de Mascara, la délégation spéciale qui administrait le Centre, dont le lieu de réunion devint la mairie après la réforme administrative intervenue entre 1956 et 1957. L'atmosphère y était sereine, les deux communautés vivaient en paix, et il était rare, parmi les musulmans, de constater des chikayas comme il s'en produisait dans d'autres centres.

Cela étant dit, nous allons donc nous rendre à Cachero, en revenant par exemple de Tagremare (Dominique-Luciani pour les rescapés de 1962). Tagremaret et sa pierraille à fleur de sol à travers quasiment tout son territoire, arboré cependant de nombreux amandiers, son oued El-That limpide, sans cesse à eau courante et d'une remarquable fraîcheur. Cette image date d'abord de 1936, année où j'en foulais pour la première fois le sol, à la poursuite d'une certaine caravane de parlementaires d'une Commission d'enquête assez bariolée sur le plan des étiquettes politiques, à la découverte de l'Algérie. Au détour de la route, l'ancienne R.N. 14 devenue la Rocade-Sud (stratégique), voici notre halte et, surtout l'enceinte de pierres représentant l'ancien P.C. de l'illustre Emir Mahieddine Abdelkader, dont il n'est pas mauvais d'apprendre à des millions d'Hexagonais certaines paroles officielles et historiques : **"Si les musulmans et les chrétiens me prêtaient l'oreille, je ferais cesser leurs divergences et ils deviendraient frères à l'intérieur et à l'extérieur"**. Ces paroles furent prononcées au château d'Amboise, alors qu'il y était en résidence surveillée après la capture entière de sa smalah, Amboise dont **"notre grand ami et défenseur de la présence française en Algérie, Michel Debré est le maire"**. Ce souvenir ne l'a incité que pour se hisser au... mat de cognac, car par la suite, après les promesses et les baisers à la Judas...

Disons encore qu'à Marseille, libéré et à bord du navire qui allait le conduire en Syrie, l'Emir s'exprima de cette manière, s'adressant

aux musulmans d'Algérie : « **Soyez toujours fidèles à la France, car si par malheur vous manquez à votre parole, vous souffrirez à tout jamais.** » Sans commentaire.

La première de ces citations n'a malheureusement jamais attiré l'attention des Princes qui nous ont si bien gouvernés au cours de ce siècle. La seconde, je peux dire ici que je l'ai vue, lue, revue et relue maintes fois depuis 1949, sur une stèle inaugurée cette même année, au cours de déplacements au long du trajet Oran-Mascara-Tiaret, m'y arrêtant à chaque village, ou encore en sens inverse. Cette stèle, inaugurée le 15 octobre 1949, a été détruite à coups répétés de pioches, sur ordre des autorités de la Casbah — où ne devait, **Lui vivant**, jamais flotter l'emblème du F.L.N. — et, presque sur-le-champ, faisait édifier, au même endroit, un énorme mausolée destiné à abriter le cercueil renvoyé par la Syrie et reçu en grande pompe à Alger, contenant, avait-on proclamé et diffusé, les restes du héros national de l'Algérie algérienne chère à qui vous savez. Un cercueil vide, comme le fait a été avancé, répété et prouvé, documents à l'appui, par les frères Jean et Jérôme Tharaud, dans leur ouvrage « **Le Chemin de Damas** ». Vide parce que les Anglais, à l'époque où ils occupaient la plus grande partie du Moyen-Orient, en avaient dispersé les cendres dans les sables, ou peut-être dans ce fleuve qui inspira Barrès, l'Oronte (Jardins sur l'Oronte).

\* \* \*

Il convient à présent de raconter le fait de l'inauguration de la stèle portant l'inscription rappelée plus avant. Le 15 octobre 1949, par une journée automnale magnifiquement ensoleillée, dans une atmosphère lumineuse à souhait, comme seul notre cher pays pouvait en offrir les images attrayantes, en présence d'importantes et nombreuses personnalités des deux communautés unies et œuvrant dans la paix française, cette paix qu'une multitude regrette aujourd'hui et dont je puis porter témoignage, notre éminent et inoubliable gouverneur général, Marcel-Edmond Naegelen, inaugurait la stèle en question à la mémoire de l'Emir. En évoquant cette manifestation, j'évoque en même temps ce socialiste au grand cœur, d'une riche culture et d'une grande fermeté dans toute ses actions sur le plan social et au service du pays, dont on rechercherait en vain aujourd'hui un exemple, mieux un modèle, parmi ceux qui prétendent pratiquer une politique... « **à la Française** ».

On n'avait jamais vu autant de monde en ce coin de notre bled, un bled, soit dit en passant, où régnait la Nature dans toute sa splendeur. Que d'élus locaux coiffés d'un feutre ou d'une chéchia, maires, conseillers généraux, conseillers municipaux, délégués à l'Assemblée algérienne! que d'associations, groupes, emblèmes, drapeaux et bannières! De cortèges bariolés composés de bachagas, caïds,

anciens soldats et officiers musulmans, fiers d'arborer leurs nombreuses décorations militaires! De présidents et membres de djemaas! Les uns en grande tenue d'apparat, les autres en djellabas immaculées! Et que de képis aussi et casquettes étoilées ou frappées de feuilles de chêne, or ou argent! Bien sûr, sont aussi présents presque tous les parlementaires de l'Oranie, ainsi que nos confrères dont certains venus de Métropole. Mais ce n'est pas tout, car à cette assistance, que je revois encore par la pensée, assistent M. Raymond d'Orthes, petit-neveu du Maréchal Bugeaud, qui prononcera, en arabe, un discours où l'humanisme tiendra la plus grande place, puis l'Emir Sehel, petit-fils d'Abdelkader qui, lui, s'exprimera dans notre langue, pour glorifier le génie et l'esprit de justice et de fraternité de la France, enfin l'Académicien Georges Duhamel, qui prononça une courte allocution, mais combien brillante. Il ne pouvait en être autrement de la part de cet humaniste, comme devait le rappeler un quart de siècle plus tard, en 1974, le courageux ancien directeur de "l'Echo d'Alger", Alain de Sérigny (autre victime du bradeur) dans son lumineux ouvrage « **Echos d'Alger** » (Presse de la Cité), véritable témoignage de vérité historique, dédié « **Aux sacrifiés de l'Algérie française** ».

Une extraordinaire fantasia au cours de laquelle la **poudre** parla comme elle ne l'avait fait depuis longtemps, clôtura cette extraordinaire manifestation dont l'Histoire dira à nos descendants qu'elle est à inscrire dans l'action généreuse d'un gouverneur général qui, chargé d'une mission difficile — ô combien! après les troubles de mai 1945 — « **pratiqua non pas la politique d'un parti, mais bien celle de la Nation** ».

Exprimons un regret, profond à fendre l'âme, de n'avoir pu le garder plus longtemps à la barre de notre chère province. Six années seulement après cette manifestation, en 1954. Je pense et je crois que nous n'aurions pas eu besoin de descendre dans la rue le 13 mai, auquel cas le djemel serait resté dans son désert... Ne l'ont pas permis, hélas! les jeux du cirque de la **politcalillerie** que nous offre l'Hexagone, depuis que la démocratie et la démagogie partagent la même couche.

Pour conclure, au soir de cette journée mémorable, en compagnie de Chekal Daho et de quelques amis musulmans du secteur compris entre Mascara et Saïda, anciens officiers de spahis, en particulier, j'étais l'hôte de l'ami Chentouf Adda, délégué à l'Assemblée algérienne, en sa zaouïa de Sidi-Ben-Abdallah, en ce lieu sacré où, quelques années plus tard, en ouvrant sa porte, il devait tomber sous les balles d'un fellouze.

Ne me dites pas que le temps est un grand guérisseur, c'est faux...

François RIOLAND.